

NOTE SUR QUELQUES REPRÉSENTATIONS HISTORIQUES POSSIBLES DU PÉCHÉ ORIGINEL

QUAND on parle de péché originel, il faut soigneusement distinguer deux choses :

1) Les attributs dogmatiques de la première faute (nécessité universelle de Rédemption, fomes peccati¹, etc.).

2) Les circonstances extérieures dans lesquelles a été commise cette faute, c'est-à-dire les apparences qu'elle a revêtues, sa représentation.

Jusqu'ici (en exceptant l'école d'Alexandrie) la représentation du péché originel a été empruntée presque littéralement aux premiers chapitres de la Genèse. Il semble que nous soyons poussés irrésistiblement, aujourd'hui, vers une façon nouvelle de nous figurer les événements à la suite desquels le Mal a fait irruption dans notre Monde. — Le but de cette *Note* est :

1) de montrer sous l'influence de quelles constatations la pensée chrétienne est amenée, peu à peu, à abandonner les anciennes manières d'imaginer le péché originel,

2) d'indiquer quelques directions dans lesquelles les croyants semblent dès maintenant s'orienter pour trouver au dogme de la Chute une apparence conciliable avec les données les moins hypothétiques de l'expérience et de l'histoire.

1. Aliment du péché. (N.D.E.)

I. DIFFICULTÉS DE LA REPRÉSENTATION TRADITIONNELLE

Il y a une double et grave difficulté pour nous à conserver l'ancienne représentation du péché originel, et cette difficulté peut s'exprimer ainsi : « Plus nous ressuscitons scientifiquement le Passé, moins nous trouvons de place, ni pour Adam, ni pour le Paradis terrestre. »

1) *Pas de place vraisemblable pour Adam.* — Les zoologistes sont à peu près d'accord pour admettre une véritable unité de la race humaine. Mais, qu'on le note bien, ils donnent à cette unité un sens fort différent du monogénisme des théologiens. Aux yeux des naturalistes, l'Humanité est probablement sortie d'un même groupe animal. Mais cette apparition a dû se faire graduellement, par plusieurs issues, et peut-être par plusieurs émissions. Le pédoncule par lequel l'espèce humaine se rattache au tronc commun des vivants doit en effet être assez complexe pour contenir « en puissance » les grandes variétés de types humains que nous connaissons. Or ceci lui suppose une section (une base numérique) assez large, et à contours assez flous. Si on essaie de concentrer dans un seul individu (ou un seul couple) tous les caractères primitifs reconnaissables sur les Hommes de Mauer, Néanderthal, sur les Tasmaniens, Australiens, etc., on arrive à un être extrêmement dés-humanisé, peut-être monstrueux. En tout cas (et sans parler de l'extrême invraisemblance de la réalisation d'un type zoologique sur un individu unique), on obtient par ce procédé un Adam bien mal conformé pour porter en lui les responsabilités totales de notre race.

2) *Encore moins de place, dans nos perspectives historiques, pour le paradis terrestre.* — Le Paradis terrestre ne saurait plus être

compris, aujourd'hui, comme une réserve privilégiée de quelques hectares. Tout se tient trop, on le voit maintenant, physiquement, chimiquement, zoologiquement..., dans l'Univers, pour que l'absence *stable* de mort, de douleur, de mal (même pour une petite fraction des choses) puisse être conçue en dehors d'un *état général* du Monde différent du nôtre. Le Paradis terrestre n'est compréhensible que comme une *manière d'être différente* de l'Univers (ce qui est conforme au sens traditionnel du dogme, qui voit dans l'Éden un « autre Monde »). Or, si loin que nous regardions dans le passé, nous ne voyons rien de semblable à cet état merveilleux. Pas le moindre vestige à l'horizon, pas la moindre cicatrice, indiquant les ruines d'un âge d'or ou notre amputation d'un monde meilleur. A perte de vue, en arrière, dominé par le Mal physique, imprégné de Mal moral (le péché est manifestement « en puissance » prochaine dès l'apparition de la plus faible spontanéité...), le Monde se découvre à nous *en état de péché originel*.

En vérité, l'impossibilité de faire rentrer Adam et le Paradis terrestre (imaginés littéralement) dans nos perspectives scientifiques est telle que je me demande si un seul homme, aujourd'hui, est capable d'accommoder *simultanément* son regard sur le Monde géologique évoqué par la Science, et sur le Monde communément raconté par l'Histoire Sainte. On ne peut conserver les deux représentations qu'en passant alternativement de l'une à l'autre. Leur association jure, elle sonne faux. En les unissant sur un même plan nous sommes sûrement victimes d'une erreur de perspective.

II. NOUVELLES MANIÈRES POSSIBLES D'IMAGINER LE PÉCHÉ ORIGINEL

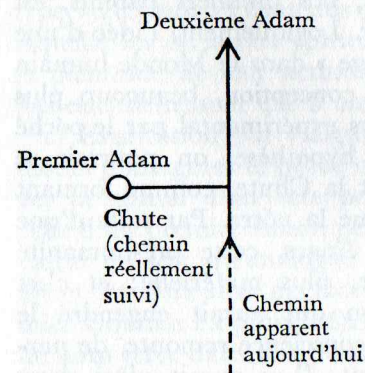
Puisqu'il n'y a pas de place, dans l'histoire scientifique du Monde, pour le point de rebroussement du péché originel, puisque tout se passe, dans nos séries *expérimentales*, comme s'il n'y avait ni Adam, ni Éden, c'est que la Chute, en tant qu'événement, est quelque chose d'invérifiable, d'« inexpérimentable ». Les traces du drame initial sont devenues, pour quelque motif, insaisissables à notre analyse du Monde. Ce caractère d'« inexpérimentable » peut tenir à deux raisons complètement opposées :

- 1) ou bien le péché originel est un événement qui nous échappe parce qu'il est trop petit et trop lointain;
- 2) ou bien, au contraire, nous ne le distinguons pas parce qu'il est trop grand et trop présent.

A. Les théologiens conservateurs me paraissent surtout chercher dans la première direction une conciliation entre la Bible et la Science : ils minimisent, sur toute la ligne. On atténue, aujourd'hui, le plus possible, les dons préternaturels faits à nos premiers parents. On réduit l'extension des propriétés du Paradis terrestre. On limite les conséquences de la faute, en disant que par « douleur et mort introduites dans le Monde » il faut simplement entendre « douleur et mort de l'Homme » (ce qui est manifestement contraire à l'esprit — sinon à la lettre — de saint Paul, pour qui la Chute est avant tout une solution du Problème du Mal). Cette première manière de résoudre le problème de l'« insaisissabilité » du péché originel est précaire et humiliante : elle échappe à la critique en « lâchant tout »; chose plus grave, elle compromet le contenu même du dogme. Si la période paradisiaque a eu, sur la marche historique du Monde, un si faible retentissement physique, comment lui faire supporter, honnêtement, toute la nouvelle Terre et les nouveaux Cieux!...

C'est dans une direction opposée qu'il convient de chercher la réponse au problème posé. Le péché originel doit échapper à notre vue, non point parce que son exigüité met celle-ci en défaut, mais parce que son ampleur même la « transcende ».

B. Comment imaginer cette transcendance du péché originel par rapport à notre expérience? De plusieurs manières dont voici quelques exemples.

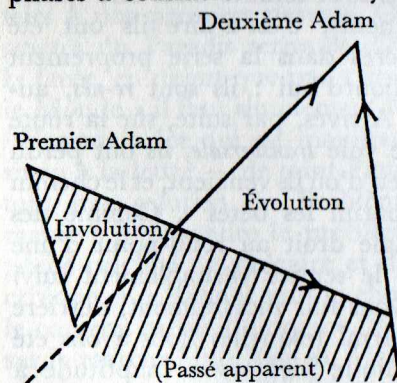


a) Une première explication possible (la plus conservatrice et la plus « réaliste ») du caractère « inexpérimentable » de la toute première histoire de l'Humanité est de recourir au symbole d'un *aiguillage* nouveau du Monde humain, consécutivement au péché originel. Adam et Ève, dirons-nous dans cette hypothèse, ont commencé leur existence dans une sphère du Monde différente

de la nôtre. Par leur Chute ils sont tombés dans une sphère inférieure (la nôtre, actuellement), c'est-à-dire ils ont été im-matérialisés, incarnés, insérés dans la série proprement animale où nous naissons aujourd'hui : ils sont *re-nés*, au-dessous de leur premier état. Arrivés, par suite, sur la route de l'Univers terrestre par une voie *transversale*, ils ont perdu de vue (et nous avec eux) le lieu d'où ils venaient, et le chemin qui les avait fait accéder « parmi les bêtes ». Comme des voyageurs ayant tourné à angle droit au rond-point d'une forêt, nous n'apercevons plus le sentier véritablement suivi par notre race; mais nous voyons fuir indéfiniment, derrière nous, les séries zoologiques parmi lesquelles nous avons été tardivement greffés. Ceci explique bien notre inaptitude à saisir dans le passé le moindre Paradis terrestre. Pour échapper aux difficultés du monogénisme strict, il faudrait ajouter, ou

bien que Adam et Ève symbolisent l'origine de l'Humanité, ou bien que leur déchéance les a, en quelque manière, pluralisés (dissociés, pulvérisés) autant que l'exigeait leur insertion naturelle dans une série évolutive animale (de telles séries étant formées par des groupes d'êtres, non par un seul couple d'individus).

b) Le Monde animal, évoluant à part, où seraient tombés, dans cette première explication, nos premiers parents, est quelque peu difficile à concevoir. Logiquement, l'idée d'une « bifurcation » et d'un « aiguillage » dans le Monde humain initial tend à s'achever dans la conception, beaucoup plus franche, d'une *refonte* de l'Univers expérimental par le péché originel. Dans cette deuxième hypothèse, on pourrait se représenter Adam et Ève, avant la Chute, comme formant une Humanité plus spirituelle que la nôtre. Par suite d'une infidélité analogue à celle des Anges, cette pré-humanité serait devenue moins spirituelle, plus matérielle; et c'est précisément cette matérialisation qui aurait engendré le « multiple » douloureux d'où la conscience remonte, de partout, maintenant, si péniblement. Il y aurait ainsi deux phases à considérer dans le cycle total de notre Univers :



— une phase d'*involution* dans la Matière (éparpillement « descendant », centrifuge, à partir du premier Adam), aboutissant à former la terre actuelle;

— une phase d'*évolution vers l'Esprit* (concentration centripète, dans le deuxième Adam), dirigée vers la réalisation de la nouvelle Terre.

Scientifiquement, nous ne découvrons que les perspectives de la deuxième phase (puisque l'analyse scientifique ne fait

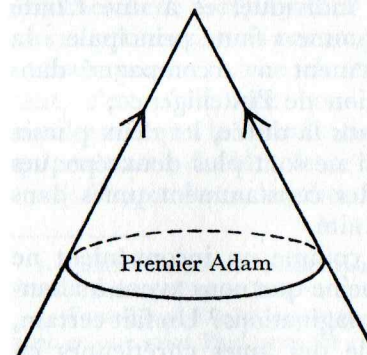
que reconstruire le passé *évolutif*); et nous prolongeons même indéfiniment ces perspectives, par le jeu de notre analyse, vers un multiple de plus en plus dissocié; mais jamais aucune de ces séries ne rencontrera ni Adam ni Èden, (puisque Adam et l'Èden font partie d'une autre perspective).

Cette explication de la « refonte » du Monde par la Chute s'accorde particulièrement bien avec une métaphysique de type « idéaliste » (j'entends par là une métaphysique suivant laquelle les êtres non spirituels reçoivent des êtres spirituels la plénitude de leur actuation ontologique). Mais elle n'est pas essentiellement liée à une telle philosophie.

c) Explication par « aiguillage ou par refonte », ces deux modes d'imaginer le péché originel ont l'avantage de conserver la notion d'un acte peccamineux individuel, et même celle d'un premier Adam personnel (encore que cette personnalité ne soit qu'analogue à la nôtre, si on admet, pour éviter les difficultés du monogénisme, que la Chute du premier Homme l'a pluralisé). Le défaut de ces deux figures est de nous jeter dans le fantastique (au moins à première vue : à la réflexion, on observe que ces vues démesurées sur le

Passé font simplement pendant aux perspectives, non moins démesurées, de la reconstitution de l'Univers in Christo).

Pour échapper à ce fantastique, et aussi à ce qui paraît être de l'« esse sine necessitate¹ », je regarde avec quelque sympathie, vers une troisième explication qui est la suivante : Le péché originel exprime, traduit, personnifie, dans un acte



instantané et localisé, la loi pérenne et universelle de faute qui est en l'Humanité en vertu de sa situation d'être « in

1. L'Être non nécessaire. (N.D.E.)

fieri¹. » On oserait dire, peut-être, que, l'acte créateur faisant (par définition) remonter l'Être à Dieu des frontières du néant (c'est-à-dire des profondeurs du multiple, c'est-à-dire de quelque matière), toute création entraîne, comme son risque et son ombre, quelque faute, c'est-à-dire se double inévitablement de quelque Rédemption. Le drame de l'Eden dans cette conception, ce serait le drame même de toute l'histoire humaine ramassée en un symbole profondément expressif de la réalité. Adam et Ève, ce sont les images de l'Humanité en marche vers Dieu. La béatitude du Paradis terrestre, c'est le salut constamment offert à tous, mais refusé par beaucoup, et organisé de telle sorte que personne n'arrive en sa possession que par unification de son être en Notre Seigneur (ce qui fait le caractère *supernaturel* de cette unification étant de se réaliser gratuitement autour du Verbe, et non autour d'un centre infra-divin...).

Cette manière de comprendre le péché originel supprime évidemment toute difficulté d'ordre scientifique (la faute se confond avec l'Évolution du Monde). Elle a en revanche l'inconvénient :

— de renoncer à un Adam individuel et à une Chute initiale à moins de considérer comme « faute principale » la crise morale qui vraisemblablement a accompagné dans l'Humanité la première apparition de l'intelligence;

— de confondre, par suite, dans la durée, les deux phases de Chute et de Relèvement, qui ne sont plus deux époques distinctes, mais deux composantes constamment unies dans chaque Homme et dans l'Humanité.

Mais ce que nous regardons comme un inconvénient ne représente-t-il pas seulement la peine que nous avons à abandonner de vieilles et plus faciles imaginations? Un fait certain, c'est que l'attitude traditionnelle des âmes chrétiennes en face de Dieu est intégralement conservée dans ces perspectives

1. En devenir. (N.D.E.)

en apparence si nouvelles. Elle y trouve même, semble-t-il, son plein épanouissement intellectuel et mystique. Création, Chute, Incarnation, Rédemption, ces grands événements universels cessent de nous apparaître comme des accidents instantanés disséminés au cours du temps (perspective enfantine, qui est un perpétuel scandale pour notre expérience et notre raison) : ils deviennent, tous les quatre, co-extensifs à la durée et à la totalité du Monde; ils sont, en quelque façon, les faces (réellement distinctes mais physiquement liées), d'une même opération divine. L'incarnation du Verbe (en voie de continuelle et universelle consommation) n'est que le dernier terme d'une Création qui se poursuit encore et partout à travers nos imperfections (*omnis creatura adhuc ingemiscit et parturit*¹...) La faute par excellence n'est pas à chercher en arrière, commise par une Humanité bégayante : ne serait-elle pas plutôt à prévoir en avant, au jour où l'Humanité, enfin pleinement consciente de ses forces, se divisera en deux camps, pour ou contre Dieu² ?

Mais ceci devient de la rêverie. Une considération plus objective en faveur de toutes les solutions, quelles qu'elles soient, qui cherchent à expliquer l'« invisibilité » de la Chute non par sa petitesse, mais par sa grandeur démesurée est celle-ci :

Pour sauver la vue chrétienne du Christ-Rédempteur, il faut, c'est clair, que nous maintenions le péché originel aussi vaste que le Monde (sans cela le Christ, n'ayant sauvé qu'une partie du Monde ne serait pas vraiment le Centre de tout). Or, par les recherches de la Science, le Monde est devenu

1. Toute créature est encore dans les gémissements et les douleurs de l'enfement, d'après Rm. VIII, 22. (N.D.E.)

2. Faut-il rappeler ici la convergence du point de vue du Père Teilhard avec ce que saint Paul nous dit sur la croissance eschatologique du mal dans le monde et sur la révélation de l'homme d'iniquité lors de la venue du Christ (II Thes. II, 3-11). Ce texte permet de dire, comme l'a très bien noté Teilhard, que le grand péché du monde est en avant, et que c'est un péché d'apostasie. (N.D.E.)

immense, dans l'espace et la durée, au-delà de toute conception des Apôtres et des premières générations chrétiennes.

Comment arriverons-nous à faire encore couvrir par le péché originel d'abord, par la figure du Christ ensuite, l'énorme écran de l'Univers qui s'étend toujours plus chaque jour? Comment maintiendrons-nous la possibilité d'une *faute qui soit aussi cosmique* que la Rédemption?

Pas autrement qu'en diffusant la Chute dans l'histoire universelle, ou du moins en la plaçant *avant un remaniement*, une refonte, dont l'ordre actuel des choses, dans sa totalité expérimentale, soit la conséquence.

Non seulement pour que les savants aient la paix dans leurs recherches, mais pour que les chrétiens aient le droit d'aimer pleinement un Christ qui ne s'impose pas moins à eux que par toute l'urgence et la plénitude de l'Univers, il faut que nous élargissions tellement nos vues sur le péché originel que nous ne puissions plus situer celui-ci, ni ici, ni là, autour de nous, mais que nous sachions seulement qu'il est partout, aussi mêlé à l'être du Monde que Dieu qui nous crée et le Verbe Incarné qui nous rachète.

N. B. A côté des essais d'explication qui précèdent, on peut citer celui (un peu corrigé) du Père Schmidt, qui consiste à dire ceci : Le Paradis terrestre n'a jamais existé, parce qu'il représente surtout une promesse. Si l'Homme avait été fidèle, l'Univers aurait été orienté sur un état nouveau. C'est la solution de l'aiguillage, avec bifurcation manquée en avant. Cette solution, entre autres inconvénients, a celui de laisser intacte la difficulté du monogénisme. *

* *Inédit* non daté. Antérieur à Pâques 1922¹.

1. Sans doute est-ce en raison de cette *note*, destinée à une étude entre théologiens, mais transmise, à Rome, au Préposé général des Jésuites, que le Père Teilhard a dû cesser son enseignement de science à l'Institut Catholique et aller travailler en Chine comme géologue. Cet écrit, nécessairement timide au début du siècle, a été repris en 1947. Cf. p. 219. (N.D.E.)